

7.100.51
242

LA VEILLE

D'UNE

GRANDE FÊTE.

HOMMAGE EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉS DE COUPLÉTS.

Jouy
PAR MM. AUDE, neveu, et DÉCOUR.

PRIX : 75 cent.

A PARIS,

Chez M. HÉNÉE, Libraire du Théâtre de Sa Majesté
l'Impératrice, rue Saint-Severin, n°. 8.

M. D. CCC. VIII.

P. o. gall. 2695¹²

PERSONNAGES.

MERCURE.

MATHURIN, gros fermier.

LISE,

JUSTINE, } ses filles.

LUCETTE, }

ANDRÉ, }

DELORME, } amans des trois filles.

FINASSOT, }

LE BAILLI.

SAINVILLE, colonel.

ERNEST, lieutenant.

FUSILLAC, vieux sergent gascon.

LABRÈCHE, vieux soldat.

LA BAGUETTE, tambour-major.

LOUISE, vivandière.

DUBREUIL, riche propriétaire.

Mad. de RAINCY.

SOPHIE, fille de Dubreuil.

8
Bayerische
Staatsbibliothek
München

682/444



LE BOUQUET.

DE

NAPOLÉON.



CÉLÉBRER la fête de NAPOLÉON-LE-GRAND, c'est un devoir que tout Français doit être jaloux de remplir: mais, doit-on se borner à cette louable et simple coutume? ne doit-on pas fixer ses regards sur le héros qui gouverne l'Empire? ne doit-on pas apprécier ses travaux immortels? or, en donner un précis, c'est le plus beau Bouquet qu'un Français puisse offrir à son Souverain.

En vain, je chercherais dans l'histoire, les hauts faits des Alexandre, des César, des Charlemagne, des Henry, des Louis et autres, je ne vois rien de comparable aux *Fastes du génie militaire* de NAPOLÉON.

En effet, reportons-nous à l'époque mémorable du 18 *brumaire an 13*, (9 novembre 1799) nous verrons le traité de *Campo-Formio* violé; l'Europe armée, de nouveau, contre la France. Les places fortes et le beau territoire de l'Italie abandonnés par ces Français qui les avaient conquis; et qui, ayant perdu leur général, furent victimes de l'ineptie ou de la mauvaise foi de ceux qui les commandaient à cette époque.

Nous verrons la discorde planer au sein du sénat français; nous verrons les lois sur les *otages*

et les *emprunts forcés* : nous verrons le commerce languissant , les sciences et les arts sans protecteur , le trésor public épuisé , la confiance anéantie.

BONAPARTE paraît , la confiance renaît , les sciences et les arts reprennent leur ancienne splendeur ; les départemens , à l'envi , s'empres- sent de remplir les coffres de l'État (1) et le commerce espère , en voyant le chef du gouver- nement , ouvrir des négociations de paix avec le Souverain qui veut conserver l'empire ab- solu des mers. (2)

Des paroles de paix ne suffisent pas , il faut des armes : une armée de réserve est créée , les restes de la célèbre armée d'Italie sont en mou- vement ; le Mont-St.-Bernard est franchi , les plaines de l'Italie et de l'Allemagne sont le théâtre où se montre encore la valeur française , Marengo et Hohelinden dictent le traité de Lunéville.

Le vainqueur de Marengo ne borne pas ses soins à des succès militaires ; il n'ignore pas les troubles qui divisent ses voisins , les bons ha- bitaus de l'Helvétie sont en proie à la guerre civile ; l'âme pacifique de Bonaparte , les réu- nit bientôt , il est proclamé le médiateur des

(1) On se rappelle que le département des Vosges a donné son nom à une des places principales de Paris , pour avoir le premier acquitté les contributions de son territoire.

(2) On sait que le 1^{er}. Consul montra les dispositions les plus pacifiques , lorsqu'il écrivit au roi d'Angleterre , le 26 décembre 1799.

cantons suisses, et le restaurateur de la république du Vallais.

La tactique militaire du héros, son génie civil et politique inquiètent l'ennemi du Continent. En vain, son or corrupteur pénètre dans plusieurs cabinets de l'Europe : en vain, il arme contre la France ; en vain, il distribue les poignards dans les couloirs de l'Opéra : en vain, il invente une machine infernale ; car, le 1^{er}. Consul tranquille au milieu de tant de forfaits, triomphe de ses nombreux ennemis ; et le cabinet de Londres forcé de reconnaître la dignité consulaire, signe le traité d'Amiens.

A l'instar de l'Angleterre, plusieurs puissances reconnaissent la république, font la paix avec elle, et le peuple français ne croit mieux témoigner sa haute reconnaissance au chef qui gouverne, qu'en le proclamant *Consul à vie*.

Mais, au moment où le gouvernement Britannique signe le traité d'Amiens, il arme contre la France et ses alliés, il viole le traité, en gardant Malte ; il insulte le pavillon espagnol et lui capture deux frégates sans déclaration de guerre ; il envoie des agens secrets dans plusieurs cours pour former une nouvelle coalition contre la France, à laquelle il a juré paix et amitié.

Bientôt, plusieurs souverains, encore une fois trompés, forment une quatrième coalition ; bientôt on voit la rupture de divers traités ; bientôt un comité anglais s'installe à Paris, et devient l'asile d'une nuée de conspirateurs ; bientôt un noyau d'armée s'établit sur les frontières ; bientôt on enrôle dans quelques villes d'Alle-

magne ; bientôt, enfin , les conjurés sont connus et arrêtés , la loi en fait justice ; alors , les torches de la guerre civile sont brisées avant d'être allumées ; la France maintient sa paix intérieure , et le 1^{er}. Consul conserve heureusement ses jours précieux.

Vaincre autant d'ennemis , échapper à autant de dangers , ce ne peut être que l'effet d'une providence qui veille aux destinées de la France et à la conservation de son premier magistrat ; mais , pour ôter tout espoir à l'ennemi du genre humain ; il reste à prendre une mesure salutaire. Les autorités supérieures en sentent la nécessité , or , donner au chef de l'état une dignité suprême , et la rendre héréditaire , c'est éteindre tout esprit de faction , et fixer irrévocablement la base des institutions civiles et humaines.

Eh ! qui devait être revêtu de cette grande dignité ! si ce n'est celui qui a sauvé la France du précipice ou elle devait être plongée ? Celui qui a vaincu de si nombreux ennemis ; celui qui a enchaîné la discorde , relevé les autels , et , en conséquence , terrassé l'hydre de l'anarchie.

Honneur soit donc rendu à N A P O L É O N L E G R A N D ! Le peuple français lui a délégué sa souveraineté ; personne que lui , n'était plus digne de la couronne impériale , des faits récents et mémorables vont le prouver.

Le premier usage que Napoléon fait de sa puissance impériale , c'est de chercher à arrêter l'effusion du sang humain , il écrit au Roi d'Angleterre , et offre une paix honorable pour les deux puissances.

Loin que le cabinet de Londres réponde aux sentimens pacifiques de Napoléon, il suit l'exécution de ses projets hostiles.

Que doit donc faire le chef d'un Gouvernement contre lequel on dirige tant de forces, tant de perfidie ? il doit se mettre en mesure pour repousser les coups que l'on veut lui porter.

Alors, Napoléon érige en royaume la République Italienne, et un statut constitutionnel fixe à jamais les institutions de cet état naissant.

Gênes se réunit au grand Empire, et sous la protection du plus grand des rois.

La Hollande demande pour la gouverner un prince de sa famille.

Lucques et Piombino jouissent de ce même avantage.

Les princes d'Allemagne forment une confédération, et Napoléon en est le protecteur.

Cette barrière qui, du Nord au Midi, forme par les soins de Napoléon, un rempart inexpugnable à l'Empire français, désespère ses ennemis ; ils savent qu'une armée formidable est à Boulogne ; ils craignent une expédition maritime, et du sein de leurs cabinets ; ils dirigent des phalanges nombreuses contre un des illustres alliés de l'Empereur des Français. Soixante cinq jours suffirent non-seulement pour transporter une *grande armée* des bords de la Manche, aux rives du Danube, mais encore pour conquérir l'Allemagne, l'Autriche, la Moravie, et triompher à Austerlitz.

Aussi brave que généreux, Napoléon ne garde de ses conquêtes que les états de Venise, et quel-

ques places du Tyrol pour assurer l'indépendance de son royaume d'Italie, et celles des états de ses alliés ; mais, un Souverain crédule jusqu'à l'excès se persuade que la grande armée est vaincue ; quand elle se couvre de gloire ; il accueille dans un de ses ports l'ennemi de Napoléon ; il viole le traité de neutralité, *il a cessé de régner.*

Le traité de Presbourg semblait pacifier le continent, et laisser le cabinet de Londres livré à ses propres forces ; déjà il a perdu sa souveraineté du Hanovre, déjà il croit la recouvrer.

Une puissance amie de la France a la faiblesse d'écouter les conseils de ce cabinet ! La campagne de 1806 s'ouvre ; Napoléon fait plus en sept jours que le grand FRÉDÉRIC ne fit en sept ans, et l'héritier illustre de la maison de Brandebourg a besoin des secours d'un grand Monarque pour sauver les débris de sa monarchie.

Néanmoins, quelque soient les efforts des deux puissances réunies, l'armée française est victorieuse à Eylau et à Friedland comme elle le fût à Jéna ; enfin, le traité de Tilsitt réunit les hautes puissances ; les torches de la guerre s'éteignent ; le duché de Varsovie est créé ; le trône de Westphalie est élevé.

Le gouvernement anglais auquel il ne reste pour alliée sur le continent qu'une faible puissance (1) cherche à se venger du traité de Tilsitt, en brûlant Copenhague, et en bloquant Constantinople ; mais ces mesures exaspérées, et leur résultat ne prouvent que le désespoir d'un ennemi vaincu dans la personne de ses alliés, et la crainte

(1) La Suède.

qu'il a d'être attaqué lui-même dans ses propres foyers.

Mais, ce cabinet perturbateur, qui ne sait que soudoyer quelques agens pour bouleverser l'ordre social, et qui sait mieux encore abandonner ses alliés infortunés, ayant perdu dans le Nord toute son influence, conservait encore un faible espoir sur le port de Lisbonne, et sur ceux des Espagnes; mais le Prince de Portugal abandonne ses états; il livre ses peuples à la merci des étrangers; les Princes d'Espagne ne se sentent pas assez forts pour gouverner leurs états dans des momens de troubles; ils cèdent leurs droits à Napoléon, et ce Souverain incomparable dirige tout, gouverne tout.

Tandis que l'Angleterre fait tous ses efforts pour vaincre la France, tandis qu'elle s'isole dans son île; tandis qu'elle perd tous ses alliés, tandis, enfin, que plusieurs puissances gémissent d'avoir écouté ses avis; l'Empire français s'agrandit; entouré de puissans amis, il ne craint ni l'invasion de son territoire, ni les calamités de la guerre qui produisent, presque toujours, le pillage, l'incendie, la famine et la misère des peuples.

L'Empire français, dis-je, jouit dans l'intérieur d'une tranquillité parfaite, chacun se livre à ses travaux avec cette sécurité qui fait le bonheur de l'âme, si le commerce languit un peu, on a l'espoir que ce ne peut être que de courte durée, puisque la France qui a constamment lutté avec avantage contre ses nombreux ennemis, et qui est inattaquable, est destinée par sa position, et les alliances qu'elle a formées à faire le commerce le plus florissant de l'univers.

Mais, à qui devons-nous tant de bienfaits ? si ce n'est au Souverain qui gouverne. « Ce héros qui, jour et nuit, n'est occupé que de la prospérité, de la fortune, de la gloire et du bonheur des peuples !

Si nous suivons un instant sa carrière militaire, nous voyons les fleuves se diviser sous son passage, les montagnes s'affaisser sous ses pas, les forteresses s'écrouler à sa vue, des armées vaincues, des peuples soumis :

Si nous examinons son génie civil et politique, nous voyons à l'extérieur, des royaumes créés, des couronnes distribuées, des trônes élevés, et dans l'intérieur de l'Empire, nous voyons des monumens élevés ou réparés : de nouvelles routes percées et les anciennes rétablies ; des ponts construits et des canaux ouverts, source féconde de l'industrie et du commerce.

Eh ! quel est donc le Français qui ne remercierait pas la providence de l'avoir placé sous les auspices d'un Souverain si digne d'admiration et de reconnaissance ! mais, en ce jour solennel où nous avons sous les yeux un recueil de ses grandes et belles actions, offrons lui une branche d'*Immortelles*, et faisons des vœux au ciel pour la conservation de ses jours si précieux pour le bonheur du genre humain.

LE COMTE,

Auteur des Fastes du génie militaire, etc.

Ile S.-Louis, quai d'Orléans, n°. 18, à Paris.

L A

VEILLE D'UNE GRANDE FÊTE.

HOMMAGE EN VERS, MÊLÉ DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un village.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE, *seul.*

RESPIRONS!.. Grâces, au ciel me voilà sur la terre.
(*Il descend de son char.*)

Messenger d'Apollon, du maître du tonnerre,
Des neuf Muses, de Mars, de Pallas, de Venus,
J'accompagne ici bas la Folie et Momus.

D'un monarque chéri des Dieux et de la France
On célèbre aujourd'hui la fête et la naissance;
Déjà la renommée a parcouru les airs,
Afin d'en informer cet immense univers;
Les chants ont commencé, l'ivresse est générale:
On nomme l'Empereur, on l'aime, on le signale,
Tout se meut à la fois, et les Français guerriers
Viennent mêler des fleurs à ses nombreux lauriers;
Pour mot d'ordre ils ont pris: boire, chanter et rire.
Paris, en ce grand jour, réunit un empire,
Et chacun vient louer le mortel le plus grand
D'un long siècle de gloire écoulé dans un an.

I

(2)

Puisque j'ai de la terre entrepris le voyage,
Il faut pour mon plaisir en tirer avantage:
Sans sortir de ces lieux, usant de mon pouvoir,
Je veux sans être vu, tout entendre et tout voir.
Paysans et bourgeois que l'allégresse entraîne,
Vont avec tout un camp paraître sur la scène;
Déjà de ce hameau j'entends le tambourin,
Et vais céder la place au fermier Mathurin.

(*Il agite son caducée et se mêle au milieu des villageois.*)

SCÈNE II.

MATHURIN, LISE, JUSTINE, LUCETTE,
ANDRÉ, DELORME, FINASSOT, Villageois
et Villageoises descendent de la montagne en
chantant et en dansant.

(*Tous ces personnages portent des bouquets et
des branches de lauriers.*)

C H Œ U R,

Air: *Ah! la bonne nouvelle.*

Soyont tous en goguette,
J' pouvons faire les fous;
C'tilà dont c'est la fête,
A d' la raison pour nous.

M A T H U R I N.

Mieux qu'à Paris j'm'en vante,
Règne ici la gaité;
Not' joie est plus bruyante,
Not' vin moins frelaté.

C H Œ U R.

Soyons tous en goguette,

(3)

J'pouvons faire les fous,
C'tilà dont c'est la fête
A d'la raison pour nous.

MATHURIN.

Oh! morgué, quel beau jour! quelle cérémonie!
La Saint Napoléon n'a pas d'mélancolie;
Elle anime mon cœur et réchauffe mes sens,
Une heure d'aujourd'hui m'rajeunit de vingt ans.

FINASSOT.

Eh bien! tant mieux pour ceux qui peuvent
vous connaître,
En deux heures de temps je vous varrons renaitre.

MATHURIN.

C'est très-possible au moins. Ecoute, Finassot
Ma fille est ben gentille, et tu n'es pas un sot;
Pour doubler not' bonheur et notre jouissance,
Je voulons à l'instant bacler votre alliance.

LISE.

Et moi, mon père?

JUSTINE.

Et moi?

MATHURIN.

Quoi! vous voulez aussi
Faire toutes les deux emplette d'un mari?

ANDRÉ.

Lise me plaît si fort, que je l'aime à la rage.

DELORME.

Permettez que tous trois j'entrions en ménage,
Un homme tel que vous ne doit pas oublier
Qu'une fille à vingt ans est bonne à marier.

(4)

MATHURIN.

Dans mon temps, palsembleu, j'étais un des bons
drilles;

Mais comment se fait-il que vous aimiez nos filles?
Je ne comprenons rien à c'te tendresse là?

L I S E.

Pour ce qui touche André, j'allons vous conter ça.

Air : Mon Seigneur vous ne savez rien.

Un jour au milieu d'un bosquet
Le fripon me voit et s'arrête,
V'la qu'il me présente un bouquet,
Je l'prends, c'était l'jour de ma fête.
Tout-à-coup, en sournois malin,
Il saisit et baise ma main...

MATHURIN.

Je sais, je sais bien...

L I S E.

Mon père, vous ne savez rien.

Jugez de mon grand embarras,
J'étais seule, il ne v'nait personne,
Et tout en me serrant les bras,
Il m'disait j'étais belle et bonne;
Hélas! il ne s'en tint pas là,
Il s'approche d'moi comm' vous v'la...

MATHURIN.

Je sais, je sais bien.

L I S E.

Mon père vous ne savez rien.

MATHURIN.

Je ne sais rien dis-tu?

L I S E.

Dans sa folie extrême,
André veut se tuer ou bien veut que je l'aime;

(5)

Afin de prévenir un sinistre malheur,
A l'instant, par bonté, je lui donnai mon cœur.

JUSTINE.

A Delorme il fallut donner la même chose,
Et comme nous plaidons une trop belle cause.
Pour faire not' bonheur.....

MATHURIN.

Morgué, donnez vous l' temps;
Puisque sans m'en parler vous avez des amans,
Vienne la Saint Martin, si vous êtes bien sages,
Je pourrons d'un seul coup faire deux mariages.

ANDRÉ.

De Lise vous savez que je suis amoureux,
Pourquoi tant différer à combler tous mes vœux?

MATHURIN.

Là d'ssus, mon cher André, tu connais mon
système :

L'attente du plaisir vaut mieux que l' plaisir même.

DELORME.

Moi, je n'en croyons rien ; attendre, c'est languir.

LISE.

Eh bien, moi je croyons qu'espérer c'est jouir.

JUSTINE.

Oui, pour toi, drès demain tu seras mariée.

LUCETTE.

De tous ces r'tardemens j' suis ben contrariée.

MATHURIN.

Allons, assez parlé, c'est fâcheux je le crois,
Mais pour vous consoler, j'allons chanter l'petit bois.

(6)

T O U S.

Oui, oui, le petit bois.

MATHURIN.

En place tout le monde,

Ayez soin d'répéter le refrain de ma ronde.

Air : *Ah ! ma mère est-ce que j'sais ça-*

Au p'tit bois un jour Colette

(Il était ben près d'fair' nuit,)

S'en fut cueillir la noisette.

Sans rien dire, Allain la suit ;

Ell' s'avance sous l'feuillage,

Allain s'met ea tapinois....

Fillette qui se dit sage.

N' doit pas aller au p'tit bois.

T O U S.

Fillette qui se eroit sage, etc..

Tout en marchant la petite

N' pensait pas qu'il était là ;

Ail' voit des noisettes, et vite

Sur un arbre la voilà.

Allain lui dit sous l'branchage,

T'es gourmande, je le vois.....

Fillette qui se dit sage

N' doit pas aller au p'tit bois.

T O U S.

Fillette, etc.

Pierr's qui roul'nt n'amass'nt pas d'mousse,

Colette dégringola ;

Pour la gnérir de la s'cousse

Allain trois fois l'embrassa.

Depuis ce temps, son corsage

La gêna plus d'une fois....

Fillette qui se dit sage

N' doit pas aller au p'tit bois.

(bis.)

Ah! mon Dieu, quoiqu'c'est qu'ça? le Bailli,
le Tambour?

Que de bruit dans le village et que de joie en
un jour.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, UN TAMBOUR,
Villageois et Villageoises.

(*Le tambour bat le rappel, quand il est fini,
le Bailli monte sur un banc et commence sa
proclamation.*)

En faveur de l'auguste et digne anniversaire
Que célèbre à présent l'Europe toute entière,
Grâce à M. Dubreuil, vous aurez dans le parc
Spectacle, bal, concert, jeu de bombe, jeu d'arc,
Et par le susnommé deux filles adoptées,
Enfans de Mathurin, ce soir seront dotées :
L'une qu'on nomme Lise aura de son plein gré
Un époux, qui pourtant ne peut être qu'André ;
L'autre future enfin, que Lucette on appelle,
Pourra choisir Delorme.

DELORME, *ivre de joie.*

Ah! quell' bonne nouvelle.

ANDRÉ, *de même.*

Comme je suis content!

JUSTINE, *de même.*

Qui l'eût dit ce matin?

L I S E.

Je m' croyais fille encor jusqu'à la Saint Martin.

(*Le tambour fait un roulement, le Bailli descend de son banc.*)

L E B A I L L I.

Vous allez être unis sous de puissans auspices.

M A T H U R I N.

Oh! je vous réponds bien qu'ils deviendront propices
A ces jeunes amans.

A N D R É.

Tredam', not'Empereur
Veut de tous ses sujets assurer le bonheur.

L E B A I L L I.

Or sus, écoutez bien ce qui me reste à dire :
Ce jour mieux qu'Apollon m'électrise, m'inspire,
Et depuis un grand mois j'ai fait un impromptu
Qui doit, chanté par vous, au parc être entendu ;
De ce chef-d'œuvre là je vous fais le partage,
Songez bien qu'il s'agit de l'honneur du village.

(*Il distribue des couplets à tous les Villageois.*)

Air : *Un hamme pour faire un tableau.*

Mes amis je compte sur vous
Pour rendre la fête brillante ;
Celui que nous admirons tous,
Vaut bien la peine qu'on le chante ;
Notre cœur dans un pareil cas,
Franchement pourrait-il se taire ?
Les enfans ne doivent-ils pas
Fêter le patron de leur père! (*bis.*)

F I N A S S O T.

Nous avons d' la mémoire, allez ne craignez rien,

(9)

Si vos couplets sont bons, je les chanterons bien.

LE BAILLI.

A propos, Mathurin, dans la grande avenue
As-tu tout préparé ?

MATHURIN.

Bah! c'est une bévue.

Air : *Adieu, je te fais bois charmant.*

Des plus braves des rois guerriers,
Vous souhaitez que je replante
Et les palmes et les lauriers ;
Mais c'te tâche-là m'épouvante.
J' les replanterions en vain:
Dans la terre la plus féconde,
Songez qu'il faudrait un jardin
Qui fût aussi grand que le monde.

LE BAILLI.

La fête est commencée et l'on doit nous attendre,
Chez M. de Dubreuil, amis, il faut nous rendre,
Mettez-vous deux par deux, le tambour en avant,
Comme Bailli du lieu je serai commandant ;
Portez vos bouquets droits, ayez la tête haute,
Dans une marche on doit ne pas faire une faute.

CHŒUR.

(Refrain de l'Air : *Ah! la bonne nouvelle.*)

Soyons tous en goguette,
J'pouvons faire les fous ;
C'tilà dont c'est la fête,
A d'la raison pour nous.

SCENE IV.

Aussitôt que les Villageois sont sortis , le Théâtre change et représente un camp , tous les militaires sont en scène , les uns à jouer , les autres à boire ;
LA BAGUETTE et LABRÈCHE sont sur le devant , la Vivandière dans le fond.

C H Œ U R .

Air : *A boire.*

A boire , à boire , à boire ,
Nous quitterons nous sans boire ,
Si le vin donne la gaité
Il mène à l'immortalité.

L A B R È C H E .

Allons , cher la Baguette , à ta santé morbleu !

(Ils boivent.)

Vive un tambour-major , c'est le premier au feu.

L A B A G U E T T E .

Vive un soldat sans peur qui ressemble à Labrèche.

L A B R È C H E .

Buvons encore un coup , car j'ai la bouche sèche.

F U S I L L A C , *approchant.*

Jé les cherche partout , eh ! sandis les voilà !

L A B R È C H E .

C'est toi , vieux Fusillac ? Allons , assieds-toi là ,
Viens trinquer avec nous.

F U S I L L A C .

Jamais jé né recule ,

Dé né point accepter jé mé ferais scrupule.

(11)

LA BAGUETTE.

Je bois à vos santés.

FUSILLAC.

Jé bois à vos succès.

LABRÈCHE.

Amis, buvons avant au Héros des Français.

Quel jour pour ses soldats! quel jour pour son
armée!

De le voir célébrer mon âme est apimée;
Tout respire en ces lieux la joie et le plaisir,
Lui porter des toast est notre vrai désir.

Tout est en mouvement... le canon seul repose;
De notre ration on augmente la dose.

On parle du Héros, on répète son nom,
Chacun pour le louer compose une chanson;
Et tout bas le soldat, fier de sa destinée,
Ne voit qu'avec chagrin terminer la journée.

FUSILLAC.

(Air : *Et lon lon la landerirette.*)

Oui, mon ivresse est complète,
Cé jour mé rajeunira,
Sans tambour et sans trompette
Bacchus nous dit : mé voilà;
Et lon lon la landirette,
Et lon lon la landerira.

LA BAGUETTE.

Toujours ton vieux refrain?

FUSILLAC.

Il vaut bien les nouveaux,
Uné vieillé chanson par fois calmé nos maux.

(*Même air :*)

Quand d'Albion la défaite
Pour notre bonheur viendra,
C'est alors que la trompette
Dans tout Londres sonnera
L'air dé lon lon la lauderiette,
L'air dé lon lon la lauderita.

L A B R Ê C H E , à la *Vivandière*.

Du vin. Je jure ici par celui qu'on va boire
Que les Anglais, enfin, témoins de notre gloire,
Verront dans leur cité planter notre drapeau.

L O U I S E , *apportant un broc*.

Messieurs, voici du vin.

L A B A G U E T T E .

Nous n'y mettrons pas d'eau.

F U S I L L A C .

Turenne n'avait pas pareillé vivandière;
Qué né puis-je à mon tour lui déclarer la guerre,
Quel assaut entré nous; oui, foi dé Fusillac,
Jé passerais près d'elle une année au bivouac.

L O U I S E , *riant*.

Merci, M. le sergent, dans peu je me marie,
Et voilà mon époux.

(*Elle désigne la Baguette.*)

L A B R Ê C H E , *riant*.

Quoi dans la confrairie

Nous te verrons enfin? Ah! j'en rirai long-temps.

L A B A G U E T T E .

Oui, morbleu je l'épouse, et j'aurai des enfans
Qui feront tous un jour ce qu'aura fait leur père.

(15)

FUSILLAC.

Ces enfans-là feront bien du bruit sur la terre!

On entend un roulement.

UN SOLDAT.

Voici le colonel. (*Pendant l'arrivée du colonel
on bat aux champs.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SAINVILLE, ERNEST.

SAINVILLE.

J'arrive parmi vous,
Et de ma mission vous me voyez jaloux,

LABRÈCHE.

Ordonnez, colonel, pour vous que faut-il faire?
Disposez de nos bras, vieux serviteurs de guerre;
Nous avons vu le feu, nous ne craignons plus rien.

SAINVILLE.

Je vous connais, amis, et je vous connais bien,
Vous le savez, ce jour, ce jour cher à la France,
Du plus vaillant soldat rappelle la naissance.
Voulant le signaler par un nouveau bienfait,
Napoléon le Grand, de vous deux satisfait
M'a dit de vous donner.....

FUSILLAC.

Un régiment peut-être?

Jé suis né général, ou du moins fait pour l'être.

SAINVILLE.

Pour vous récompenser de vos nombreux exploits,
Des mains de ce Héros, recevez cette croix.

(14)

L A B R Ê C H E.

Grand Dieu! serait-il vrai? Je suis légionnaire!

F U S I L L A C.

Quel bonheur! colonel, voilà ma boutonnière.

S A I N V I L L E, *attachant la croix.*

Air: De l'intrigue par la fenêtre

Des faveurs de votre Monarque,
Souvenez-vous, soldats français,
Qu'il faut en voyant cette marque
Savoir l'ennoblir à jamais.
Lorsque d'une vertu guerrière,
Nous avons le signe éclatant;
L'honneur, à notre boutonnière
Doit maintenir notre ruban.

L A B R Ê C H E.

Qui peut nous mériter une telle faveur?

F U S I L L A C.

A qui la devons-nous?

E R N E S T.

C'est à votre valeur.

On sait ce qu'à Dantzick vous sutes entreprendre,
A cette recompense il fallait vous attendre.

L A B R Ê C H E.

Nous devons, colonel, battre les ennemis,
De notre général les plans furent suivis.

S A I N V I L L E.

Je le sais; intrépide au milieu des combats,
De son armée il est le premier des soldats.

E R N E S T.

Air: On en approche on ne peut y puiser.

Il vous souvient de ce jour de bataille,
Il vous souvient de notre maréchal,

(15)

Un feu roulant fit brèche à la muraille ;
Et de l'assaut ce fut là le signal ;
De notre chef nous suivions la bannière ,
Grâce à son bras , à son esprit fécond ,
Nos ennemis ont mordu la poussière ,
Et de Dantzick il gardera le nom.

F U S I L L A C .

Pour aller en avant jamais il né recule.

S A I N V I L L E .

Du nouvel Alexandre il est le digne émule.

Air : *Vaudeville du Pacha de Suresne.*

Le grand duc par Mars secondé ,
Marche de victoire en victoire ;
Au champ d'honneur , nouveau Condé ,
Il ne respire que la gloire ;
Qui veut le braver a vécu ,
Il lance les foudres de guerre ;
Mais en son ennemi vaincu ,
Son cœur aimant retrouve un frère.

F U S I L L A C .

Colonel , permettez à votre vieux sergent
Dé fairé défilér ici lé régiment.

S A I N V I L L E .

J'y consens , vous irez au château du village
Où d'une fête aimable on doit vous faire hommage.

*Un roulement se fait entendre , Fusillac
commande la troupe. Différentes manœuvres
ont lieu. Douze soldats ont chacun une lettre
alphabétique au bout du fusil , et à la dernière
évolution , ces lettres composent les mots de*

*VIVE NAPOLEON. Toute la troupe défile
et sort du côté gauche des spectateurs.*

(Le théâtre change et représente un salon.)

SCENE VI.

DUBREUIL, SOPHIE.

DUBREUIL, *s'essuyant le front.*

On ne danse pas mieux la gavotte, en honneur.

SOPHIE.

Votre menuet, mon père, est vraiment enchanteur.

DUBREUIL.

Ne crois pas plaisanter, je suis fou de la danse.

SOPHIE,

Vous êtes en tout point l'homme par excellence.

DUBREUIL.

Comme ils sont satisfaits tous ces bon villageois,

Ils font sous les tilleuls raisonner le hautbois,

Chacun a sa chacune et n'a d'yeux que pour elle;

Ici, bonne Sophie, on n'est pas infidèle,

L'innocence a pris soin de parer la beauté,

Et la vertu s'allie à la franche gaité.

A propos, dans le parc notre feu d'artifice

Est-il prêt ?

SOPHIE.

Oui, mon père, et le temps est propice.

DUBREUIL.

Le bataillon duquel Ernest est lieutenant

Doit arriver bientôt; je veux qu'en approchant,

Il entend le bruit de ma mousqueterie ;
A tirer des petards je passerais ma vie.

S O P H I E.

Du conseiller-d'état nous attendons aussi
L'estimable moitié, Madame de Raincy.

D U B R E U I L.

Eh bien ! en l'attendant, rejoignons tout le monde,
Mon parc, j'en suis certain, en étrangers abonde.

S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, Madame de RAINCY.

D U B R E U I L.

Madame je craignais de ne vous point avoir.

Mad. de RAINCY.

Vous le voyez, Dubreuil, je vous tiens ma
promesse ;

En passant je n'ai vu que joie et qu'allégresse,
D'honneur votre village est un petit Paris.

D U B R E U I L.

De tous les environs, on cite ce pays
Pour être le plus beau.

Mad. de RAINCY.

Bonjour, chère Sophie,
Vous devenez, je crois, tous les jours plus jolie.

S O P H I E.

C'est bien, sans m'en douter.

D U B R E U I L.

Je lui donne un époux,
Ce jeune colonel qu'elle a connu chez vous.

(18.)

Mad. de RAINCY.

Vraiment, j'en suis ravie, en vérité ma chère,
Vous aurez pour époux un joli militaire.

DUBREUIL.

Il est fort de mon goût, son esprit est brillant.

SOPHIE.

Oui, mon père, en deux mots, c'est un homme
charmant,

Au danger le plus grand son courage l'appelle,
A Sophie, à la gloire il restera fidèle;
On le verra vainqueur et vaincu tour-à-tour,
Commander à Bellone et céder à l'Amour.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SAINVILLE,

SAINVILLE *entre en chantant.*

Air : Du petit mot pour rire.

L'urbanité, les jeux, les ris,
Pour nous autant que pour Paris
Désertent leur empire;
On est content, on est joyeux,
Et chacun répète en ces lieux,

Le petit mot pour rire. (bis.)

(à Madame de Raincy.)

Je viens d'apercevoir de loin votre équipage,
Et de suite j'accours vous offrir mon hommage.

Mad. de RAINCY.

Vous venez à propos, car de vous nous parlons.

S A I N V I L L E

De moi ? Qu'en dites vous ?

S O P H I E.

Le bien que nous pensons.

Mad. de R A I N C Y.

Mais je dois vous gronder ; vous épousez Sophie,
Et ne m'en parlez pas ?

S A I N V I L L E.

Pardonnez , je vous prie.....

Mad. de R A I N C Y.

Non , M. le discret , je dois vous en punir ,
Et demain au Raincy je veux vous réunir.

S A I N V I L L E.

Trop bonne en vérité.

D U B R E U I L.

De notre capitale

Des heureux habitans , l'ivresse est générale ,
Pour eux la fête est triple , et sans doute en ce jour
Du Grand Napoléon ils chantent le retour.

S A I N V I L L E.

Plus brave que César , plus généreux qu'Auguste ,
Terrible dans les camps , et sur le trône , juste ,
Soldat , législateur ; il est tout-à-la-fois
Prêt à tracer un plan , prêt à faire des lois ;
Rien ne peut ralentir sa marche glorieuse ,
Il commande aux Français et la France est heureuse.

Mad. D E R A I N C Y.

Air : *De l'Opéra comique.*

L'Europe lui doit sa splendeur ,
Les beaux arts lui doivent la vie ;

Lui seul fera notre bonheur ;
Nous devons tout à son génie.
Notre attente, je le sens là,
Par lui ne peut être trompée,
Tant que pour nous il gardera
Sa plume et son épée.

Plusieurs coups de canons se font entendre.)

DUBREUIL.

Rendons-nous dans le parc, du divertissement
On donne le signal, il ne faut qu'un moment
Pour nous y transporter.

SAINVILLE.

Allons, vive la joie !
Qu'à l'aspect du plaisir notre cœur se déploie.

DIVERTISSEMENT.

Le théâtre change et représente la grande avenue du parc, toute illuminée; Dubreuil, Sainville, Sophie et Madame de Raincy se placent sur des gradins. Une marche composée de tous les personnages qui ont paru dans les scènes précédentes s'exécute sur l'air; Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? Une troupe de Villageois portant des branches de lauriers marchent en avant; viennent ensuite des jeunes filles, des corbeilles à la main et jetant des roses çà et là; elles sont suivies d'un superbe char antique sur lequel on aperçoit le buste de l'Empereur, Lise, dans le char et sous le

costume de la Victoire, couronne le buste ; le cortège est terminé par un bataillon de grenadiers commandé par Sainville.

S C È N E I X.

TOUTS LES PERSONNAGES, excepté MERCURE.

C H Œ U R G É N É R A L.

Air : Où peut-on être mieux qu'au sein de sa Famille.

Du pacificateur
De l'immortel vainqueur,
Que la fête
S'apprête !

Ce jour efface tous nos maux. (*bis*)
Chantons, fêtons, (*bis*) le plus grand des héros.

(Après le chœur, Lise descend du char, Sainville s'empare du buste et le pose sur un pied d'estal placé au milieu du théâtre.)

S O H I E.

Air : Où vont tous ces preux Chevaliers.

O toi ! premier des conquérans,
Toi soutien de notre espérance !
Du monde entier reçois l'encens
Offert par les mains de la France.
Déjà selon nos vœux pressans,
Pour immortaliser ta gloire,
Ton nom buriné par le temps
Se lit au temple de mémoire.

C H Œ U R.

Braves Français, chantons en chœur,

Napoléon et son génie :
Et répétons en son honneur
Ces mots sacrés (*bis*) : Gloire et Patrie.

E R N E S T.

Même air :

Offrons à ce Dieu des combats
Notre vive reconnaissance ;
C'est à son courage , à son bras
Qu'on doit le salut de la France.
Des lauriers que par sa valeur
Il cueillit aux champs de Bellonne ,
Pour récompenser son grand cœur
Pallas lui tressa sa couronne.

C H Œ U R.

Braves Français , etc ...

(Le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir le temple de l'immortalité ; Mercure , son caducée à la main , occupe le milieu.)

M E R C U R E.

Peuple , à ses attributs , reconnaissez Mercure ;
Satisfait de vos chants , de votre amitié pure ,
Désirant accomplir vos souhaits glorieux ,
Je remonte à l'Olimpe en instruire les Dieux.
Dans les siècles futurs que ce jour s'éternise ,
Aux yeux de l'univers qu'il vous immortalise ;
Et qu'un arc de triomphe à vos derniers neveux
Atteste les hauts faits d'un Monarque fameux.

(Il s'enlève dans une gloire et disparaît aux yeux des spectateurs ; tout le monde s'avance vers le temple et forme un fer à cheval.)

(23)

L U C E T T E.

Air : *Charmante Gabrielle,*

Premier Roi de la terre,
Heureux sont tes sujets ;
L'Europe toute entière
Admire tes succès.
La France est relevée ;
Plus de malheurs ,
Ton image est gravée
Dans tous nos cœurs.

C H Œ U R,

La France est relevée , etc. . .

D U B R E U I L.

Air : *Ah ! s'il a toujours conservé.*

Faisons brûler sur notre autel,
L'encens de la patrie entière ;
En ce jour vraiment solennel,
Notre heureux chef vit la lumière :
Fils de la nouvelle Junon,
Sitôt qu'il reçut l'existence ,
Pour immortaliser son nom
Jupiter lui montra la France.

F U S I L L A C.

Air : *Des deux Jocrisses.*

Pour offrir un bouquet flatteur
Au Monarque que l'on révère ;
Nous irons cueillir chaque fleur
Dans les bosquets de l'Angleterre.
Pour toujours ce pays
Par nous sera conquis.
Grâce à notre entreprise ,
Nous irons bâtir un Paris
Au bord de la Tamise.

(ter.)

(24)

J U S T I N E.

Air : De la Piété filiale

Chère moitié du grand Napoléon,
Auguste Reine, digne épouse,
De te fêter ainsi je suis jalouse,
Et de mes fleurs j'ose te faire don :
Dans le parterre d'Idalie
Notre souverain créateur,
A fait naître la rose pour ton cœur,
Et l'immortelle pour la vie.

C H Œ U R.

B A L L E T G É N É R A L.

T A B L E A U.

Bayerische
Staatsbibliothek
München